

nus sous le ciel gris... Les bois qui, du haut de l'Abbaye, chantaient la vie ardente et mystérieuse des choses, vont évoquer la mort toute-puissante, avec leurs feuilles sèches qui luttent, qui se débattent au bout des branches, comme si elles ne voulaient pas se décider à mourir.

Odile jouit avant de voir, semblable à ces diletanti qui tournent et retournent une lettre aimée entre leurs doigts, sans vouloir se décider à l'ouvrir.

Et puis, il faut monter dans le train.

Comme Odile est bonne, elle regarde avec commisération ces *employés* qui vont rester sur le quai banal, tous ces hommes, tous ces ouvriers, tous ces infiniment petits qui échafaudent de leur travail monotone et anonyme le bonheur des autres... et cela pour un maigre morceau de pain, qu'ils ne veulent pas reconnaître meilleur autre part.

... Enfin, pense Odile, la vie est ainsi faite... on ne peut pas obliger tout le monde à être heureux d'après la même formule... s'ils trouvent autant de bonheur sur leur bitume et au milieu de leurs montagnes de colis, que notre berger de la Jouine au pied de ses grands peupliers, c'est leur affaire !... et Dieu doit avoir des raisons pour permettre ces déviations de perspective...

Et le train part : Odile, à la portière, ne sent peser sur elle aucun regard d'envie. Dans sa charitable petite âme, elle en est contente ; son bonheur est entier, car personne n'en souffre !

— Eh bien ! tante, es-tu satisfaite... ? Et Odile, qui mêle des joies enfantines à des mélancolies que Schopenhauer n'eût pas désavouées, prend la main de sa tante, et, par deux fois, embrasse son possesseur. Encore un voyage bien terminé, n'est-ce pas, tante ?

— Le dernier !...

— Tu dis toujours cela... l'année prochaine nous irons en Suisse... ou au cap Nord... dis... tu veux... ?

— Au cap Nord !... Et l'honnête tante Berthe lève vers le plafond des yeux terrifiés... ; pourquoi pas au Pôle... ?

— ... Oh ! Suède ou Italie, tu sais, tante... la différence n'est pas énorme ; c'est en haut au lieu d'être en bas, répond Odile, qui abuse du vague géographique dans lequel tante Berthe a toujours vécu. Et puis, continue la jeune fille, comme le docteur a été bon pour moi !... Maintenant je suis heureuse de t'avoir obéi... tu es un amour de tante !... j'hésite d'abord, et, à la fin des fins, c'est toujours toi qui as raison.

— Je retiens l'aveu, dit tante Berthe en pliant avec soin ses mitaines.

A Creil, le train stoppe pour la correspondance d'Amiens...

Odile, qui n'aime pas les réclusions prolongées auxquelles nos Compagnies françaises condamnent les voyageurs, descend aussitôt sur le quai, fait quelques pas, puis brusquement vient appeler sa tante.

— Tante, viens donc un peu !...

— C'est bien nécessaire ?

— Oui... vite !

Et tante Berthe descend. Tout de suite, Odile la prend sous le bras :

— Tu ne vas pas regarder du côté droit... il sera temps tout à l'heure... dans une demi-minute... quand elle va repasser...

— Qui "*elle*..." ? murmure tante Berthe, très facilement déroutée, aussitôt qu'on accélère le mouvement ordinaire de ses déductions.

— ... Une jeune fille très drôle qui, au guichet de Paris, a pris devant moi trois *premières* pour le Val... Tiens... elle passe là... ne regarde pas encore...

— En gris clair... ?

— Ne regarde pas trop... Tu peux maintenant... c'est celle-là !...

Il s'avancait alors, entre deux gros messieurs en noir, une jeune fille, grande, forte, bien découpée, d'allures presque garçonnières, costume tailleur, coiffée d'un feutre qui se piquetait d'une plume chasseur très courte.

Elle parlait haut et fort, comme une personne qui a l'habitude de commander sans réplique. Elle passa à une ligne d'Odile et de sa tante, les regarda d'une façon quelconque, quelques instants arrêta ses yeux sur la nièce dont le grand air la frappa peut-être ; puis s'en alla indifférente, ennuyée, entre ses cavaliers.

Les deux femmes s'appuient alors à la poutre de fer et observent... de plus en plus intéressées... D'ailleurs, elles ne sont pas les seules ; tous les regards convergent évidemment vers le groupe bruyant, presque exotique, et d'autant plus qu'un agent supérieur de la Compagnie vient de l'aborder, casquette à la main :

— Messieurs... ? Mademoiselle... Maintenant, nous aurons souvent le plaisir de vous voir... vous ne sauriez croire combien j'ai été content quand on m'a télégraphié votre succès au Val d'Api... Je l'ai su dix minutes après la fin de la séance.

— Monsieur, vous êtes trop bon !...

Ils marchent ensuite à petits pas, le long du quai, causent avec animation, rient même aux éclats, sans se préoccuper autrement de l'attention qu'ils excitent, l'air même heureux de leur attitude de propriétaires, de se sentir chez eux sur ce quai banal de la gare.

Sans s'y prêter le moins du monde, Odile peut entendre une partie considérable de la conversation... Mais elle n'aime pas ce genre de procédé, et il faut bien s'attendre à voir désormais beaucoup de figures nouvelles dans le train du Val d'Api. Or, depuis le télégramme de Jacques, elle a pris la résolution de ne pas s'en inquiéter autrement... l'Abbaye est à deux honnes lieues de la gare, cette distance suffira longtemps pour défendre le calme de son *home*... Après... ? Eh bien ! arrêtons, on aviserait ! A chaque jour suffit son mal... le docteur l'a dit et répété dix fois, l'autre jour !...

Pourtant, ce va-et-vient perpétuel sous ses yeux, les allures de ces trois personnes, ces bouts de conversation jetés comme une tentation, dédaignée sans doute, mais agaçante, la toilette sobre, et pourtant